

venir à la défensive. En un mot, vous contestez et vous daubez sur toutes choses sans craindre la peine du talion (1). » Il lui semble : « que Dieu, qui est le distributeur des connaissances humaines, agisse en père commun de toutes les sectes, c'est-à-dire, qu'il ne veuille pas souffrir qu'une secte puisse pleinement triompher des autres et les abimer sans ressource. Une secte terrassée, n'en pouvant plus, trouve toujours le moyen de se relever, dès qu'elle abandonne le parti de la défense pour agir offensivement par diversion (2). » Dans la raison humaine, il voit plutôt un principe de destruction que d'édification; il ne la juge propre qu'à former des doutes, à se tourner à droite et à gauche pour éterniser une dispute, et à faire connaître à l'homme son impuissance (3). Enfin, comme tous les sceptiques, il a prétendu que le scepticisme ne porte aucun préjudice à la vie pratique, à la marche ordinaire des choses, ni aux sciences, ni même à la morale. Toutefois il convient qu'il peut bien donner quelques alarmes à la théologie.

Cependant Bayle est plutôt un sceptique en action, un sceptique à l'œuvre, qu'un sceptique de système, c'est-à-dire il n'attaque pas, comme Huet par exemple, la certitude de la connaissance, dans ses principes, mais plutôt dans ses applications, par la diversité et par la contradiction des doctrines qu'elle enfante sur Dieu, sur l'homme et sur la nature. Il se distingue encore des purs sceptiques par l'apparence d'un dogmatisme emprunté à Descartes. Que ce dogmatisme soit plus ou moins sincère, il n'en rattache pas moins Bayle d'une manière étroite à l'histoire du cartésianisme.

(1) *Lettre à M. Minutoli*, 1673.

(2) *Dictionnaire critique*, art. RORARIUS.

(3) *Ibid.*, art. PYRRHON.

CHAPITRE XXVI

Le cartésianisme en Suisse et en Angleterre. — Résistance des compagnies de pasteurs suisses à la philosophie nouvelle. — Robert Chouet introducteur du cartésianisme à Genève. — Succès de son enseignement. — Retour de la philosophie de Genève à l'empirisme. — Caractère particulier de l'empirisme de Genève. — Le cartésianisme en Angleterre. — Antoine Legrand, missionnaire catholique et cartésien. — Détails sur sa vie. — Ses ouvrages. — Philosophie de Descartes accommodée à l'usage des écoles. — Opposition de l'université d'Oxford contre le cartésianisme. — Samuel Parker. — Descartes confondu avec Hobbes. — Apologie de Descartes par Antoine Legrand. — Polémique contre Parker et John Sergeant. — Cudworth. — En quoi il suit Descartes et en quoi il le combat. — Succès de la philosophie cartésienne à Cambridge. — Clarke traducteur de la *Physique* de Rohault. — Nombreuses traductions d'ouvrages cartésiens. — Traductions de la *Recherche de la vérité*. — La philosophie de Malebranche en Angleterre. — John Norris. — *Théorie du monde idéal*. — La philosophie de Malebranche accusée de favoriser les quakers. — Rapports et différences entre Berkeley et Malebranche. — Les idées seuls objets immédiats de l'esprit et seuls êtres existants. — Les idées en Dieu. — Comment, d'après Berkeley, il nous les communique. — Influence de Descartes sur Locke.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les destinées du cartésianisme à l'étranger, en Suisse, en Angleterre, en Italie, dans des contrées où il a exercé une certaine influence, mais où il s'est plus tardivement développé, et avec moins d'éclat, qu'en Hollande et en Allemagne. En Suisse, les compagnies de pasteurs, qui avaient une autorité suprême sur l'enseignement et les universités, opposèrent une longue et vive résistance en faveur d'Aristote. Le conseil de Berne, faisant droit aux plaintes du corps ecclésiastique, interdit plusieurs fois, et particulièrement en 1669 et 1680, l'enseignement de la philosophie de Descartes, soit dans les leçons publiques de l'académie, soit dans les cer-

cles particuliers (1). Genève aussi ne se montra pas d'abord plus hospitalière pour Descartes qu'elle ne l'avait été pour Ramus, pour son disciple Arminius et pour David Derodon. En 1669 seulement, à Gaspard Wyss, zélé péripatéticien, succède Robert Chouet qui, le premier, enseigne publiquement le cartésianisme.

Robert Chouet tient une grande place dans l'histoire philosophique et politique de Genève. Après avoir suivi à Nîmes les leçons de Derodon, il revint étudier la théologie à Genève, sa patrie. Il fit ensuite un voyage à Paris, où, sans doute, il se perfectionna dans la connaissance du cartésianisme. Sur la nouvelle de la mise au concours d'une chaire de philosophie dans l'université protestante de Saumur, il partit pour la disputer, comme Bayle à Sedan, et, quoique inconnu et âgé seulement de vingt-deux ans, il remporta une éclatante victoire sur un ministre protestant français, vieilli dans toutes les subtilités de la scholastique (2). Louis Delaforge assistait et applaudissait au triomphe du jeune et brillant cartésien. Le bruit même en vint jusqu'à la cour qui s'en émut, et voulut savoir par quelle raison on avait préféré un étranger à un sujet du roi. Mais le sénéchal de Saumur répondit au secrétaire d'État en termes si honorables pour Chouet, que celui-ci, sans plus de résistance, fut mis en possession de sa chaire (3). Le premier, et avec un immense succès, il enseigna la philosophie nouvelle dans l'université de Saumur. Mais après cinq ans, forcé de quitter l'Anjou, à cause des décrets contre le cartésianisme, il revint à Genève et succéda dans la chaire de philosophie au péripatéticien Wyss, son ancien maître (4).

(1) *Histoire de Berne*, par Fillier, 1838.

(2) Il le nommait Villemandy et il était vivement soutenu par le gouverneur de la province.

(3) *Histoire de la littérature française à l'étranger*, par M. Sayous, 2 vol. in-8. Paris, 1852.

(4) *Le Cartésianisme en Anjou* par M. Dumont, dans les *Mémoires de la société académique de Maine-et-Loire*, tomes XV et XVI. On trouve aussi d'intéressants détails sur l'université de Saumur et sur la lutte entre

Il vint à Genève, en 1669, accompagné d'un grand nombre d'étudiants de Saumur qui ne purent se résigner à perdre les leçons d'un tel maître. Chouet excellait dans l'art de professer, et ses succès ne furent pas moins grands à Genève qu'à Saumur. Pendant un enseignement de vingt années il y fit de nombreuses conquêtes au cartésianisme, parmi lesquelles la plus brillante, sinon la plus solide, fut celle de Bayle. Nommé conseiller d'État en 1686, Chouet quitta l'enseignement, mais jusqu'à la fin de sa vie, il eut une part considérable dans l'administration de la république, où il se signala par les services rendus aux sciences et aux lettres (1). D'après la liste de ses ouvrages on peut conjecturer qu'il s'était adonné plutôt à la physique qu'à la métaphysique cartésienne (2). Aussi le règne de la métaphysique de Descartes ne paraît-il pas avoir été de bien longue durée à Genève. Déjà nous voyons le successeur de Chouet, Antoine Gautier, tout en combattant le sensualisme, abandonner le cartésianisme sur le point essentiel de la démonstration de l'existence de Dieu (3). La philosophie de Genève ne tarda pas à s'éloigner de plus en plus de Descartes pour se rapprocher de Locke. Dans le cours du dix-huitième siècle nous voyons l'enseignement philosophique passer aux mains de physiciens et de naturalistes qui fortifient et développent cette tendance à l'empirisme (4). Mais, à la différence de l'empirisme français et anglais, l'empirisme

Chouet et Villemandy, dans une autre brochure du même auteur : *Histoire de l'académie de Saumur*, Angers, 1862.

(1) *Histoire littéraire de Genève*, par Jean Sennebiez, 3 vol. in-8. Genève, 1786. Chouet mourut en 1731, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

(2) *De varia astrorum luce. — De iride. — De vacuo. — De quatuor elementis vulgo sic dictis*. Il est cependant l'auteur d'un abrégé de logique : *Brevis et familiaris institutio logica in usum studiosæ juventutis*, etc. Genève, in-8°, 1672.

(3) *Argumenta Cartesii pro existentia Dei sophismata aut inutilia*, 1719.

(4) On peut citer Étienne et Jean Jalabert, Jean-Louis Calandrini, Gabriel Cramer, de Saussure, qui tous se sont fait un nom dans les sciences mathématiques ou physiques.

s'allie à Genève au respect pour tous les principes de la morale et de la religion, souvent même à un vif sentiment religieux. Il suffit de citer les noms d'Abauzit, de Charles Bonnet, de Prévost, de Le Sage.

Passons de la Suisse à l'Angleterre. L'Angleterre, depuis Hobbes et Bacon jusqu'à Locke, depuis Locke jusqu'à Bentham, semble la patrie de l'empirisme. Cependant, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, entre Hobbes et Locke, le cartésianisme y a pénétré, et une sorte d'école platonicienne et mystique s'y est formée, en opposition non-seulement avec la philosophie de Hobbes, mais aussi avec celle de Descartes que la plupart des mystiques et des théologiens affectaient de confondre l'une avec l'autre. Dugald Stewart cite John Smith de Cambridge, auteur de *Discours choisis*, publiés en 1660, comme un des plus anciens partisans de Descartes parmi les Anglais (1). Néanmoins c'est à Antoine Legrand que revient surtout l'honneur d'avoir introduit et propagé en Angleterre la philosophie de Descartes. Antoine Legrand, né à Douai au commencement du dix-septième siècle, appartient par sa naissance à la Belgique espagnole; mais sa vie et ses travaux le rattachent étroitement à l'histoire du cartésianisme en Angleterre. C'était un religieux de l'ordre de Saint-François, comme Bayle, Arnauld et le P. Hardouin s'accordent à le dire (2),

(1) *Histoire abrégée de la philosophie*, 1^{er} volume, p. 183, traduction de Buchon.

(2) « Vous pouvez voir, dit Arnauld, dans une lettre à Malebranche, ce qu'en dit, dans sa *Philosophie cartésienne*, Antoine Legrand, que j'apprends être un religieux de l'ordre de Saint-François. » Hardouin, qui lui fait l'honneur de le placer à un bon rang parmi les *Athei detecti*, dit qu'il a changé son nom de Legrant en celui de Legrand, *ut Antonius Magnus esse credatur*, et que c'était un religieux de l'ordre des Récollets. Ces témoignages ne sauraient être mis en doute, fortifiés par celui de deux historiens anglais, Dodd et Anthony Wood, qui font autorité dans l'histoire ecclésiastique et universitaire. Anthony Wood (*Athenæ Oxonienses*) dit que c'est un religieux et qu'il vit actuellement retiré dans le comté d'Oxford, après quelques années passées à Londres. Dodd, dans son *Histoire ecclésiastique*, dit aussi que c'est un religieux et qu'il fut envoyé en mission en Angleterre par les résidents anglais catholiques de Douai.

et non un médecin, selon la supposition de Brucker et de Tennemann. Les catholiques anglais avaient fondé à Douai, au seizième siècle, un séminaire où ils envoyaient de jeunes Anglais faire leurs études et recevoir les Ordres pour revenir ensuite combattre l'hérésie. Ce séminaire fut converti, au dix-septième siècle, en une communauté religieuse de l'ordre de Saint-François, afin qu'il pût échapper aux jésuites qui voulaient s'en emparer. C'est ainsi qu'Antoine Legrand, membre de la communauté de Saint-François de Douai, fut envoyé en Angleterre comme missionnaire catholique, et que nous trouvons en Angleterre un franciscain prêchant à la fois le cartésianisme et le catholicisme.

Après avoir passé quelques années à Londres, Antoine Legrand vécut d'une vie très-retirée dans le comté d'Oxford où, en 1693, selon Wood, il était précepteur du fils aîné d'un riche fermier. Il a publié à Londres plusieurs ouvrages destinés à la propagation et à la défense de la philosophie de Descartes (1). Pour la faire pénétrer dans les universités il l'exposa sous une forme scolastique, dans deux ouvrages (2), dont le plus considérable a pour titre : *Institutiones philosophiæ*. C'est une exposition méthodique et complète de la philosophie de Descartes augmentée de quelques développements relatifs à la logique et à la morale. Par une réminiscence de la scolastique, il a consacré un livre entier, qui n'a rien de cartésien, aux anges et aux démons, sur lesquels il donne de très-minutieux détails tirés de son imagination ou des Écritures.

La philosophie de Descartes rencontra, en Angleterre,

(1) Avant d'avoir été cartésien, il aurait été attaché à la doctrine de Zénon, ressuscitée par Juste-Lipse, si l'on en juge par un ouvrage intitulé : *L'Homme sans passions*, petit in-12, publié à Paris en 1665.

(2) *Philosophia vetus e mente Renati Descartes more scholastico breviter digesta*, et *Institutiones philosophiæ secundum principia R. Cartesii nova methodo adornata et explicata*, 1 vol. in-8. Londini, 1675, 3^e édition. Une édition complète de ses œuvres philosophiques a été publiée à Londres en 1694 : an entire body of philosophy according to the principles of the famous Renate Descartes, 1 vol. in-fol.

dans la vieille et puissante université d'Oxford, une vive opposition à la tête de laquelle était Samuel Parker, évêque d'Oxford (1). La philosophie de Hobbes avait profondément alarmé les philosophes spiritualistes et les théologiens de l'Angleterre qui tous se mirent en campagne contre l'athéisme. Mais quelques-uns, plus ou moins sincères, ont le tort de voir l'athéisme là même où il n'est pas, dans Descartes aussi bien que dans Hobbes. Il est vrai que Descartes, de même que Hobbes, a enseigné que tout se fait mécaniquement dans la nature. Mais, selon Hobbes, c'est par le seul effet du hasard ou de la nécessité, tandis que, selon Descartes, c'est par l'effet de la perfection infinie de Dieu qui a imprimé sur la matière ces admirables lois du mouvement par lesquelles s'explique la nature tout entière. Voilà la différence profonde dont les adversaires de Descartes en Angleterre ne veulent pas tenir compte. Dans ses *Disputationes de Deo et divina providentia* (2), à la réfutation de Hobbes Parker joint celle de Descartes qui, dit-il, marche de près sur ses traces, et qui a établi, avec plus de génie, la même philosophie. Si Descartes a dit que Dieu a créé la matière et le mouvement, Parker affirme que c'est uniquement par politique et par prudence. Cependant il veut bien accorder que peut-être il n'a pas, dès le principe, nourri dans son âme cette impiété. Mais ayant brusquement passé de la vie militaire aux lettres, sans autres connaissances que les mathématiques, il s'est imaginé qu'il en est de la construction des mondes, comme de celle des machines de guerre. Quels qu'aient été d'ailleurs les sentiments de son âme, sa philosophie, selon Parker, supprime entièrement la science d'un auteur de la nature. C'est sans doute l'influence de ce prélat qui fit bannir d'Oxford, par sentence publique, la philosophie de Descartes.

Antoine Legrand osa se mesurer contre un si puissant

(1) Voir sur Samuel Parker l'article du *Dictionnaire de Chauffepié*.

(2) In-4°, Lond., 1678.

adversaire et composa, pour lui répondre, une *Apologie de Descartes* (1). La préface est une réfutation de l'athéisme; la moitié de l'ouvrage est consacrée à la défense des preuves de l'existence de Dieu et à la réfutation des objections contre l'universalité, l'innéité, la valeur ontologique de l'idée de Dieu. Si rien n'est plus évident pour l'esprit humain que sa propre existence, quelle n'est pas, selon Antoine Legrand, la solidité de la preuve de Dieu qui se déduit immédiatement de cette existence même! Sur la fin de sa vie, il entra encore en lutte pour Descartes contre John Sergeant qui, au nom de la foi, combattait la théorie des idées (2). Enfin Antoine Legrand a composé un ouvrage spécial pour la défense de l'automatisme et annoté le *Traité de physique* de Rohault (3).

La philosophie de Descartes rencontra à Cambridge dans Cudworth un adversaire plus considérable et plus modéré que Parker. Cudworth, collègue d'Henri More au collège du Christ, est le plus illustre et le plus érudit de cette école platonicienne et religieuse dont Cambridge était alors le centre. Quoique adversaire de Descartes il est à moitié cartésien. Il pense comme Descartes, sur l'essence de la matière, il a la même aversion pour les formes substantielles et les qualités occultes, il se sert des mêmes arguments en faveur de l'âme et de Dieu. Mais il lui reproche d'assujettir les vérités éternelles aux décrets arbitraires de Dieu, et d'étendre le mécanisme

(1) *Apologia pro Renato Descartes contra Samuelem Parkerum*, in-12. Lond., 1679.

(2) John Sergeant est un habile et violent pamphlétaire qui d'anglican s'était fait catholique. Les catholiques se servirent souvent de sa plume contre les plus célèbres écrivains du parti opposé. Voici les titres de ses ouvrages contre Antoine Legrand : *Non ultra, lettre à un savant cartésien pour déterminer la règle de la vérité*, 1698. — *Ideæ cartesianæ expensæ*, etc., contre Anthony Legrand, 1698. Ce même Sergeant attaqua aussi Locke dans un ouvrage intitulé : *Solid philosophy asserted against the fancies of the idealist*, 1697. Dodd, dans son *Histoire de l'Église*, se borne à indiquer sous ce titre collectif : *Several smaller pieces against M. J. Sergeant*, les écrits de Legrand qui se rapportent à cette polémique.

(3) *Animadversiones in Jacobi Rohaulti tractatum physicum*.

jusqu'aux êtres organisés et vivants. La physique de Descartes, à ne considérer que la partie mécanique, lui semble conçue si habilement qu'elle dépasset tout ce que les anciens ont imaginé de mieux, mais il l'accuse de favoriser l'impiété et l'athéisme, de détruire les causes finales, la preuve de l'harmonie de l'univers, et de mettre les tourbillons et la matière subtile à la place de l'intelligence de Dieu. Il ne comprend même pas comment les cartésiens gardent encore ce Dieu désormais inutile. Cependant, à la différence de Parker, Cudworth n'accuse pas Descartes d'être un athée de propos délibéré ; il ne peut se résoudre à placer parmi les ennemis de la divinité le philosophe qui a établi tant de principes et de preuves qui les confondent (1).

Selon Cudworth, l'étendue toute seule est l'essence des corps bruts, mais non des corps organisés. Il accuse le mécanisme appliqué aux corps organisés d'accoutumer à se passer de Dieu en faisant dériver l'ordre, l'harmonie et la vie elle-même du mouvement et de la matière. Si, entre Dieu et la matière, on ne place pas une certaine nature animée d'un souffle vital, obéissante aux ordres divins, mais disposant et tempérant tout par sa propre force, il n'y a plus de vraie piété. Otez cet intermédiaire, ou la matière produira et dirigera elle-même ses mouvements, ou Dieu, de sa propre main, et sans instrument, opérera tout dans le monde ; ainsi, ou on va droit à l'athéisme, ou on charge Dieu des plus petits soins et de détails infinis qui sont indignes de lui, et on le fait immédiatement responsable de tous les défauts qui sont dans son ouvrage. Cudworth restitue donc la vie au monde en lui donnant une nature plastique universelle, c'est-à-dire, une âme spirituelle par qui Dieu agit, une âme qui, aveugle et sans conscience, pénètre dans toutes les parties de la matière, et réalise avec une merveilleuse précision les plans de l'éternel architecte. Au-dessous de cette nature

(1) *The true intellectual system of the universe*, gros in-folio, traduit en latin par Mosheim.

plastique, ou de cette âme du monde, il place une multitude d'autres âmes ou natures plastiques qui animent et informent, avec la sûreté de l'instinct et sans conscience, tous les corps organisés sans exception. A l'homme aussi il donne une nature plastique qui est une puissance inférieure de l'âme raisonnable. Tel est le système que Cudworth oppose à Descartes, tel est l'intermédiaire qu'il cherche à rétablir entre le pur mécanisme et la pure pensée (1).

Mais, malgré l'opposition des platoniciens et des péripatéticiens, des théologiens et des partisans de Hobbes, la philosophie cartésienne eut une certaine influence en Angleterre. Si elle est bannie de l'université d'Oxford, elle semble avoir réussi à s'établir dans celle de Cambridge. La physique de Rohault, traduite en latin et en anglais, y fut adoptée jusqu'à Newton comme un ouvrage classique. Le plus célèbre des traducteurs du *Traité de Rohault* est Samuel Clarke, qui en fit deux traductions, l'une en latin, l'autre en anglais (2). Celle en latin, à laquelle il joignit le commentaire d'Antoine Legrand et des notes tirées des principes de physique de Newton, eut en peu de temps six éditions. Clarke abandonna plus tard la physique de Descartes pour celle de Newton (3), mais en demeurant fidèle à l'esprit et aux grands principes de la métaphysique de Descartes, qu'il avait puisés à l'université de Cambridge.

(1) Voir la dissertation, *Upon the plastic nature*, intercalée entre le chap. III et le chap. IV du 1^{er} livre. Pour plus de détails sur les natures plastiques nous renvoyons au chap. XII de notre ouvrage sur le *principe vital et l'âme pensante*.

(2) *Treatise of physics with annotations by Dr Clarke. — Jacobi Rohaulti physica latine vertit, recensuit, adnotationibus ex illustrissimi Isaaci Newtoni philosophia maximam partem haustis, amplificavit et ornavit Samuel Clarke*. Lond., 1723, gros in-8.

(3) Il ne prend pas, dit-il dans la préface, pour un oracle tout ce qu'avance son auteur ; plusieurs de ses assertions ont été renversées par les découvertes modernes ; mais il faut que les adversaires mêmes de l'auteur avouent, malgré eux, que la plupart sont vraies ou du moins ont la plus grande vraisemblance.

Les doctrines de Clarke sur l'âme et sur Dieu, malgré les diversités dans les détails, ont une étroite parenté avec la philosophie cartésienne. Tout en critiquant les preuves de l'existence de Dieu de Descartes (1), lui-même il s'appuie sur l'idée d'un être nécessaire, infini, qu'il croit inséparable de la conscience de notre imperfection.

La *Physique* de Rohault n'est pas le seul ouvrage cartésien français qui ait été réimprimé à Cambridge ou à Londres et traduit en latin ou en anglais. La *Logique de Port-Royal* eut aussi plusieurs éditions en anglais et en latin (2). La même année où avaient paru en France le *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon et la *Vie de Descartes* par Baillet, ils étaient traduits et publiés en anglais.

A la suite de la philosophie de Descartes, celle de Malebranche eut aussi quelque vogue en Angleterre. Il y eut deux traductions de la *Recherche de la Vérité*, l'une par Levassor, ancien oratorien, précédée d'une *Histoire de la querelle d'Arnauld et de Malebranche*, l'autre par Taylor, qui eut deux éditions (3). Louis Racine, dans une épître à Jean-Baptiste Rousseau, fait allusion à ce goût de l'Angleterre pour Malebranche :

Peu contents de nos biens nous vantons ceux des autres,
Nos voisins autrefois vantaient aussi les nôtres.

(1) *Traité de l'existence et des attributs de Dieu*, chap. iv, in-12, édition Carpentier, 1843, avec une introduction de M. Jacques.

(2) *Watch histor. log.*, lib. II, cap. I.

(3) L'auteur de cette traduction est Broock Taylor, mathématicien, musicien, peintre, dont l'esprit était tourné vers les spéculations philosophiques et religieuses. Secrétaire de la Société royale, il donna sa démission, en 1708, pour ne plus s'occuper que de sujets de morale et de religion. Il est l'auteur d'une *Contemplatio philosophica*, et eut une controverse avec René de Montmort sur certains points de la philosophie de Malebranche. Il est mort en 1731. A la première édition de sa traduction de la *Recherche de la Vérité* il a ajouté le *Traité de la nature et de la grâce* et la *Défense contre le P. Valois*, Lond., 1694, in-4°. La deuxième contient en outre un *Discours sur la lumière* qui, selon Taylor, est du même auteur, et lui a été communiqué en manuscrit par une personne de qualité en Angleterre. Lond., 1700, in-folio.

Éprise du plus grand de nos méditatifs,
Londres applaudissait à ces spéculatifs.
Qui dans le sein de l'être en qui tout est visible,
Contemplaient l'étendue, immense, intelligible ;
Archétype en qui seul je vois, sans le savoir,
Les objets qu'ici-bas de mes yeux je crois voir.

La philosophie malebranchiste eut même à se défendre, en Angleterre, de favoriser par ses principes la secte des quakers. Le plus célèbre des disciples anglais de Malebranche est John Norris (1), un des philosophes et des théologiens les plus distingués de la fin du dix-septième siècle en Angleterre. Dans un *Traité de l'accord de la raison et de la foi* (2), il soutient, comme Malebranche, l'unité de la vraie philosophie et de la vraie religion, fondée sur leur unité dans la raison divine. En outre, il a donné une exposition enthousiaste et poétique de la philosophie de Malebranche dans son *Essai d'une théorie du monde idéal et intelligible*. Ce titre platonicien révèle l'esprit de l'ouvrage. Il est divisé en deux parties, dont la première a pour objet ce monde idéal en lui-même, et la seconde dans son rapport avec l'entendement humain (3). Quoi de plus important, selon Norris, que ce monde idéal qui est en nous, ou en qui nous sommes, ce monde de la lumière et de la vérité, de l'ordre essentiel, de la proportion et de la beauté, et cependant quoi de moins connu ? Nul n'y a pénétré plus avant que Malebranche, le grand Galilée de ce monde intellectuel. C'est lui qui a donné le point de vue, et, quelque découverte qu'on y puisse faire après lui, ce sera par son télescope. Il a cherché la vérité dans sa vraie patrie, mais ce grand Apelle n'a peint qu'à moitié la céleste beauté, et je suis effrayé, dit Norris, de ce que cette

(1) Né en 1667, mort en 1711.

(2) *An account of reason and faith in relation to the mysteries of christianity*, in-8, 1697.

(3) *An essay towards the theory of the ideal or intelligible world designed for two parts, the first considering it absolutely in itself, and the second in relation to human understanding* 2 gros vol. in-8. Le premier est de 1701, et le second de 1704.